

qui a connu le Père Plessis dans l'intimité ce qu'il fallait en croire. " Mais précisément, nous dit-il, j'ai entendu le Père Monsabré lui-même dire à Flavigny : " Nous avons eu, dans notre ordre, quelques imprudents qui ont essayé, sans y réussir, d'imiter Lacordaire ; le Père Plessis, lui, n'a qu'à être naturel pour lui ressembler. " Ce n'est pas un secret pour plusieurs, d'ailleurs, que notre prédicateur de Notre-Dame de Montréal était dès lors destiné, dans la pensée de ses supérieurs, à la chaire de Notre-Dame de Paris. Son état de santé ne permit pas de donner suite à ce projet, et c'est l'un de ses frères en religion, le Père Janvier, qui hérita, quelques années plus tard, de cette succession lourde de gloire. Mais c'est l'avis de tous ceux qui ont connu le Père Plessis dans toute sa force qu'il eut été, lui aussi, digne de Lacordaire et de Monsabré.

Dieu ne l'a pas voulu. Il l'avait cependant pour cela merveilleusement doué. Et voilà qui montre bien que ses desseins nous restent toujours impénétrables ! Jeune encore, après ses huit ou neuf ans passés à Saint-Hyacinthe au Canada, où il était arrivé en 1887, le Père Plessis retourna en Europe, vers 1896, affaibli et déjà brisé par la maladie qui devait par la suite tant le faire souffrir. Ah ! certes, il prononça encore de beaux discours, il écrivit encore de belles pages ; mais il avait vieilli avant l'âge. Il parlait encore mieux que tout le monde ; mais ceux qui l'avaient connu savaient que, en meilleure santé, il eut été encore plus puissant.

Ne parlons pas ici de ses deux carêmes de New-York, dont nous n'avons rien connu du reste, ni de ses discours en France, que nous ignorons également. Rappelons seulement que l'admirable orateur remonta dans notre chaire de Notre-Dame de Montréal pour le carême de 1906. Chaque dimanche, cette